

# Vivre sans inconnu devant soi

## Une étude phénoménologique de la paranoïa

Jérôme Englebert

« Comment vivre sans inconnu devant soi ? »

René Char (1948), Le poème pulvérisé, dans  
*Fureur et Mystère*, p. 163.

### Introduction<sup>1</sup>

L'objectif de cette contribution est de proposer une définition de la logique paranoïaque selon un point de vue phénoménologique, c'est-à-dire en cherchant à s'inscrire dans une perspective en première personne. Pour ce faire, je me référerai au concept d'herméneutique en identifiant trois modalités faisant le ciment de cette expérience, résonnant comme autant de règles qui organisent le contact que le sujet paranoïaque entretient avec le monde : 1/ *Le hasard n'existe pas*, 2/ *Une certitude qui a besoin de preuves* et 3/ *L'impossibilité d'avoir recours au tiers externe*. Si à première vue, la définition de l'adjectif « paranoïaque » en psychopathologie est relativement simple et concernerait une logique caractérisée par une méfiance soupçonneuse envahissante envers autrui accompagnée d'une fausseté du jugement (APA, 2013)<sup>2</sup>, s'exercer à une analyse plus approfondie de l'expérience requiert une proposition plus sophistiquée et nuancée.

Observons notamment que la frontière entre trouble de personnalité et trouble délirant s'avère ténue : « la véritable difficulté, et en particulier dans la perspective médico-légale, tient à

---

<sup>1</sup> Ce texte reprend une série d'arguments développés dans Englebert (2013b) ainsi que des apports plus récents.

<sup>2</sup> Je rappelle les confusions et malentendus liés à la traduction des termes entre l'anglais et le français (Le Bihan & Bénézec, 2010 ; Englebert, 2013a) : le « trouble de la personnalité paranoïaque » se traduit dans la littérature anglophone par « *paranoid personality disorder* », alors qu'en langue française le terme « paranoïde » va qualifier, à l'opposé de la logique paranoïaque, un délire non systématisé (sans cohérence interne) associé au trouble schizophrénique. L'anglais ne permet pas cette nuance et utilise l'adjectif « *paranoid* » dans les deux sens de manière équivalente. Cette différence sémantique correspond d'ailleurs à une tendance internationale actuelle qui consiste à regrouper l'ensemble des psychoses sous le seul terme de schizophrénie, ce qui n'est pas sans poser de nombreux problèmes d'un point de vue clinique (Lantéri-Laura & Tevissen, 1997 ; Englebert, 2013a, 2021).

déterminer à quel moment il s'agit encore d'une personnalité paranoïaque et quand l'on se situe dans le domaine effectivement délirant » (Lantéri-Laura & Tevissen, 1997). La littérature, d'ailleurs, n'apparaît pas des plus claires au sujet de ce problème différentiel (Lantéri-Laura et al., 1985 ; Lantéri-Laura & Tevissen, 1997 ; Le Bihan & Bénézech, 2010 ; Englebert, 2013a, 2021). Les signes distinctifs reposeraient sur une variation quantitative de l'expérience et seraient principalement liés à l'intensité des croyances injustifiées (alors qu'elles restent plausibles dans le trouble de personnalité, il existerait, dans le trouble délirant, une franche rupture avec le réel) et au degré d'altération d'analyse de la réalité (apparition de convictions inébranlables dans le cas du trouble délirant). Enfin, la distinction reposerait sur une forme d'évolution clinique faisant du trouble délirant paranoïaque le phénomène le plus rigide, le plus structuré et le plus envahissant (Le Bihan & Bénézech, 2000). Ces points de repère conduisent à des équivoques car un paranoïaque délirant peut continuer à présenter des croyances plausibles (délirantes mais plausibles) et, d'autre part, un paranoïaque non délirant peut se trouver « enfermé » dans une logique rigide et envahissante extrême sans que l'on ne puisse pointer cliniquement de production délirante. En outre, cette notion de délire se révèle extrêmement complexe à examiner face à ce type de sujet très méfiant (Lantéri-Laura & Tevissen, 1997). Fréquemment taiseux et replié sur lui-même, le paranoïaque va souvent s'arrêter dans ses explications et justifications lorsqu'il ne se sent pas compris (ou pas cru). Après plusieurs années, il peut même décider de ne plus parler de ses préoccupations méfiantes (« *je n'en parle plus puisque personne ne me croit* »). Il est alors cliniquement difficile de mettre à jour un délire proprement dit ou une évolution vers celui-ci. Rappelons aussi que l'analyse du délire introduit les notions de vraisemblance et d'extraordinaire du discours qui restent variables d'un clinicien à l'autre<sup>3</sup>.

Il convient également de mettre en évidence la dimension adaptative de la logique paranoïaque. C'est dans les situations les plus extrêmes que de nombreux symptômes psychiatriques, qui semblent dénués de tout sens ou inéluctablement inadaptés, peuvent se révéler particulièrement adéquats et appropriés pour le sujet ou les membres de son groupe. La méfiance, la revendication, la conviction excessive ne sont pas toujours des attitudes pathologiques ; elles peuvent, au contraire, se révéler adaptées et même socialement valorisées en fonction de certains contextes sociaux ou culturels (Demaret, 2014 ; Mc Guire & Troisi, 2003 ; Stevens &

---

<sup>3</sup> Quel clinicien n'a pas été confronté à la remise en cause de ses certitudes lorsqu'il constate que le discours de son patient paranoïaque se révèle exact et que ce sont sa méfiance et sa conviction propres qui se révèlent inappropriées et... interprétatives ?

Price, 2001 ; Englebert & Follet, 2016). Les comportements de méfiance et de suspicion vis-à-vis de potentiels envahisseurs peuvent s'avérer essentiels au sein d'une communauté. En temps de guerre par exemple, la méfiance envers l'ennemi, l'interprétation *a priori* d'une mauvaise intention qui anime son action, sont des attitudes qui se sont certainement révélées plus adaptées (et salvatrices) qu'un comportement pro-social et altruiste valorisé moralement par la société en période de paix. Une autre manière d'aborder la paranoïa en rapport à sa dimension adaptative est d'étudier le comportement normal de l'être humain et d'observer si une logique paranoïaque peut être décelée et en quelle proportion. Des études (Freeman et al., 2005, 2008a, 2008b) démontrent qu'une partie importante de la population générale (entre 15 et 40 %) utilise régulièrement un mode de pensée paranoïaque ou que les mécanismes cognitifs propres à la paranoïa peuvent jouer un rôle important dans certaines prises de décision et peuvent se révéler utiles pour réaliser certaines tâches cognitives et faire face à des situations ambiguës (Combs & Penn, 2004 ; Green & Phillips, 2004 ; Martin & Penn, 2001). Ces données suggèrent que l'attitude méfiante et suspicieuse propre au paranoïaque peut avoir valeur de comportement normal et adapté dans certains contextes.

### **1. Pour une herméneutique paranoïaque**

Je précise d'abord que je n'effectuerai pas ici une interprétation de la symptomatologie paranoïaque comme a pu le faire la psychanalyse<sup>4</sup>. Mon propos a plutôt pour ambition d'étudier la tendance fondamentale du paranoïaque à l'interprétation et à la quête de signification, dès lors de se situer à un niveau logique différent (l'acte herméneutique étudié n'est plus celui produit par le théoricien à propos des symptômes du patient, mais il est celui qui est produit par le sujet paranoïaque face aux mystères et ambiguïtés de son monde). Il ne s'agit donc pas de donner un sens à une logique mais de décrire cette logique inscrite dans la signification. Le premier constat que nous pouvons faire concernant la paranoïa est qu'elle se caractérise d'abord par son rapport aux autres, par le lien qui unit le sujet paranoïaque au monde social qui l'entoure. Si les gestes de la vie quotidienne sont des unités signifiantes permettant, en leur donnant du

---

<sup>4</sup> Il s'agirait alors de réaliser une herméneutique *du* paranoïaque, consistant en la recherche de sens et de signification à sa symptomatologie et à la structure de son organisation psychopathologique. La plus reconnue de ces tentatives est l'étude par Freud du cas du président Schreber (Freud, 1911) suggérant que l'essence de la paranoïa se cristallise au niveau de l'autoérotisme et d'un fantasme homosexuel inavouable. Cette dernière hypothèse lui permettant de formuler ses déclinaisons logiques, quasiment mathématiques, à partir de la phrase « Moi homme, je l'aime lui ». Dans le délire de persécution : « je ne l'aime pas – je le hais – parce qu'il me persécute » ; dans l'érotomanie, « ce n'est pas lui que j'aime, c'est elle que j'aime parce qu'elle m'aime » ; dans le délire de jalousie, chez l'homme, « ce n'est pas moi qui aime l'homme – c'est elle qui l'aime » et, chez la femme, « ce n'est pas moi qui aime les femmes, c'est lui qui les aime ».

sens, de « prédire » le comportement d'autrui et de s'insérer dans le jeu des relations sociales, nous savons que la personne adoptant une logique paranoïaque présente des modalités d'action particulières à ce propos.

Comme on le saisit rapidement intuitivement, l'attribution de sens aux phénomènes n'est pas un mécanisme rationnel et objectif mais plutôt une méthode intimement liée à la nature humaine (Gadamer, 1960 ; Ricœur, 1969, 1986a, 1986b) tournée vers la compréhension et l'explication des phénomènes qui l'entourent (qu'il s'agisse de phénomènes matériels ou de phénomènes humains). L'herméneutique n'est pas une doctrine du vrai et de l'arbitraire, mais est plutôt relationnelle et sociale. Par ailleurs, cette *interprétation relationnelle* ne passe pas uniquement par la parole mais aussi, et surtout, par le comportement. Le sens est aussi fait de signes et l'herméneutique est aussi une sémiologie. Ces signes sociaux convoquant l'*intuition* et un *ajustement corporel réciproque* posent en réalité toute la question de l'émotion et de sa fonction régulatrice au sens phénoménologique (Gauthier & Englebert, 2012 ; Rosfort & Stanghellini, 2009 ; Stanghellini, 2008).

## **2. Le hasard n'existe pas**

Qu'en serait-il maintenant d'une herméneutique qui caractériserait le sujet paranoïaque ? En premier lieu, nous devons considérer qu'il s'agit également d'un mode interprétatif dominé par le relationnel et le corporel, mais qui se spécifie par un rapport particulier au fortuit condensé dans la célèbre formule de Georges Lantéri-Laura : « Le hasard n'existe pas » (Lantéri-Laura et al., 1985). Dans la logique paranoïaque, la signification des gestes de la vie quotidienne devient univoque et en dehors de toute contingence : « il n'y a plus de coïncidences mais des incidences sans "co-" » (Charbonneau, 2010). Cette « herméneutique du prévisible » ne laisse plus de marge au hasard dans une quête de sens qui convoque autrui de façon décisive. Ainsi, nous ne pouvons pas considérer le paranoïaque comme un être asocial (ce qui pourrait pourtant être le cas à première vue). Il s'agit plutôt d'un être intrinsèquement et même excessivement social, se caractérisant par une « surdétermination de l'espace intersubjectif » et une « perte de l'autonomie Soi-Autrui » (Charbonneau, 2007, 2010 ; Tatossian, 1994, 2003).

Ce rapport au hasard impossible concerne également les conduites d'introspection et particulièrement la propre sémiologie corporelle du paranoïaque. Car ce dernier est bien conscient que son corps est source de signification ; à la fois pour lui-même – source de

l'hypochondrie paranoïaque (Del Pistoia, 2005) – et pour autrui. Pour le paranoïaque, le *geste* est par définition un signe ; il ne peut imaginer que le clignement d'œil de son interlocuteur soit lié par exemple à une infection, à un tic ou simplement à une contraction involontaire. Le geste n'est pas fortuit, il est un signe, a pour fonction de signifier et *doit* être interprété. Le paranoïaque cherche alors à se contrôler, à calculer et réfléchir à l'adéquation de ses comportements, ce qui explique sans doute l'apparence rigide et stéréotypée de son allure. Il veille à la source potentielle de signification qu'il représente pour ceux qui, selon lui, ne pouvant se limiter à le voir, l'observent. En cela, le corps constitue la « limite constitutive de la vérité » (Del Pistoia, 2005, p. 323) ; le *lieu* où commence la signification et où elle se termine. Cette limitation par le corporel peut être explicitée par une comparaison entre la logique paranoïaque et la logique paranoïde du schizophrène (Del Pistoia, 2005 ; Tatossian, 2003). Chez ce dernier, la dimension de limite corporelle de l'autre est absente, le corps d'autrui est transparent et peut donc être lu directement. Pour le paranoïaque, le corps d'autrui est « opaque » ; c'est là tout son malheur. L'esprit d'autrui est déchiffré par le paranoïde sans qu'il y ait la possibilité de douter. Il sait ce que pense l'autre et n'a donc pas besoin d'avoir recours à l'herméneutique (en outre, il ne devra pas se justifier ou fournir de preuves comme le fait le paranoïaque). Le schizophrène *sait* là où le paranoïaque *pense avec certitude*. Tatossian (2003) suggère à ce propos que l'hallucination du délirant paranoïde vaut l'intuition du paranoïaque ; ce qui fait du paranoïaque, à l'inverse du schizophrène, un être pour lequel le corps d'autrui pose problème puisqu'il est source d'une signification qu'il doit prendre en charge.

### **3. Une certitude qui a besoin de preuves**

Une autre conséquence de la dimension relationnelle de l'herméneutique paranoïaque est le statut spécifique de l'avis d'autrui, de son alliance et de l'adhésion décisive qu'il devra avoir à l'égard de son point de vue. À première vue, ce besoin apparaît paradoxal puisque la « connaissance » paranoïaque est faite de certitudes inébranlables mais le sujet présente toujours un besoin incessant de trouver des preuves et d'en fournir à autrui. Le paranoïaque est prosélyte, il cherche à recruter des témoins pour être apaisé dans une certitude qui, pourtant, ne peut être remise en question. Généralement, quelqu'un de si sûr de lui ne devrait pas avoir besoin de prouver que sa connaissance est exacte. De prime abord, on pourrait estimer que ce besoin de fournir tant de preuves laisse transparaître un interlocuteur qui n'est au final pas si confiant dans ses propos. Le malheur du paranoïaque (et sa spécificité) est précisément que,

malgré ce besoin incessant<sup>5</sup> de fournir des preuves, il demeure indéfectiblement certain. Un patient me dit un jour : « *J'ai toujours raison... Et si jamais j'avais tort, j'aurais raison d'avoir tort* ». Il est bien essentiel de comprendre que dans ce genre de configuration clinique, nous n'avons pas affaire à un simple vantard ou à un complexe de supériorité/infériorité névrotique qui ferait dire au sujet plus qu'il n'en sait. Non, la paranoïa repose sur ce paradoxe qui pousse le sujet à devoir prouver (à soi et à autrui) ses propres certitudes. Il en va d'un besoin impérieux et existentiel.

On comprend dès lors le titre de cette contribution, reprenant la phrase de René Char (1948) mise en exergue, qui interroge sur la possibilité de vivre sans inconnu devant soi. Il serait en effet erroné de penser que ce qui préoccupe le paranoïaque serait des inconnues ou des énigmes. La raison d'être de son herméneutique est qu'elle est source d'une certitude qui, précisément, efface toute possibilité d'inconnu, de hasard ou de doute. Il s'agit sans doute d'une condition essentielle de l'être-au-monde psychotique qui, plus que de voir sa raison lui échapper, est obnubilé plus que quiconque par celle-ci. Le sujet accumule un savoir sur le monde rendant, d'un certain point de vue paradoxalement, son existence moins certaine et évidente. C'est le sens de la formule de Jacques Lacan (1973-1974) « les non-dupes errent » à savoir que ceux qui échappent à la duperie de l'existence sont condamnés à l'errance et à être incompris. Il n'est pas certains d'ailleurs que ceux-ci se trompent plus qu'autrui car le paranoïaque peut bien avoir raison à l'origine de son herméneutique : « Ce qui importe, c'est l'affirmation que la folie non seulement procède avec méthode [...] mais qu'elle contient aussi un morceau de vérité historique [...]. Il vaudrait probablement la peine d'essayer d'étudier [...] des cas de cette espèce, et d'y adapter le traitement en fonction de ces hypothèses. On renoncerait à la peine inutile de persuader le malade de la folie de son délire et de la contradiction qui s'oppose à la réalité, et on baserait plutôt le travail thérapeutique sur le fait de reconnaître avec lui le noyau de vérité contenu dans son délire. [...] » (Freud, 1937, pp. 279-280). Avec Freud, j'irais jusqu'à dire que, très souvent, aux sources du délire paranoïaque, se loge une interprétation exacte et pertinente du monde et que c'est la chaîne causale qui est assignée à cette observation qui l'écarte du sens commun. Cette pertinence a cependant un prix existentiel, car ce projet fondamental de compréhension indubitable et d'élaboration de preuves se fait au détriment

---

<sup>5</sup> À l'exception notable de certains paranoïaques résignés qui expriment s'être fait une raison et, adoptant souvent une attitude cynique et désabusée, refusent de produire une argumentation qui a déjà été de nombreuses fois présentée et dont le manque d'écho social a fini par produire un effet de « capitulation », pour reprendre les mots d'un patient (« *je ne cherche plus à vous convaincre, je capitule* »).

d'une vie sociale harmonieuse, faite de consensus et de compromis quant aux interprétations et aux certitudes.

#### **4. L'impossibilité d'avoir recours à un tiers externe**

Ce processus de recherche de la preuve doit par ailleurs exclusivement reposer sur une relation duelle. Il est en effet impossible, avec un sujet paranoïaque, de « sortir » d'une relation à deux et de convoquer un tiers arbitre. Ne l'oublions pas, le paranoïaque peut avoir raison et son interlocuteur peut avoir tort. En cela, proposer une réflexion psychopathologique sur la logique paranoïaque oblige à mettre en question le statut de la réalité. Fondamentalement, plus que tout autre sujet, le paranoïaque nous pousse à nous demander ce qu'est le réel. D'un point de vue relationnel, ce qui est considéré comme réel est avant tout ce qui trouve un consensus social suffisant autour de l'adéquation d'une perception ou d'un phénomène. Le réel, plus que ce qui peut être vu, est surtout ce qui peut être partagé en communauté. Nous considérons en effet comme vraies de nombreuses choses que nous n'avons jamais vues, simplement parce qu'il existe un consensus social implicite autour de phénomènes qui se voient conférer un « label sociétal de réalité ». Face à un fait, discutable et discuté, il peut s'avérer nécessaire de suggérer d'avoir recours à un tiers externe dont l'avis viendra confirmer le jugement de l'un ou de l'autre. Si deux interlocuteurs ne peuvent se mettre d'accord concernant un phénomène, en ayant recours à un avis externe (qu'il soit expert en la matière, si la situation le nécessite, ou qu'il ne le soit pas), ils acceptent, implicitement, la possibilité de remettre en cause leur conviction. En quelque sorte, ils décident de nouer un pacte implicite stipulant que tous deux vont s'en remettre à l'avis de ce tiers et que son point de vue prendra valeur de « vérité ». Vérité sur laquelle les deux interlocuteurs devront s'accorder et éventuellement débattre à nouveau. Bien sûr, l'interlocuteur qui se verra désavoué pourra ne pas se soumettre à l'avis de ce tiers externe mais devra alors interpellé un autre tiers qu'il jugera plus compétent. Néanmoins, malgré ce désaccord, le sujet sera entré dans cette logique, qu'il en conteste l'issue ou non.

Le paranoïaque, lui, ne peut entrer dans une telle logique. Il s'agit de la limite relationnelle de l'herméneutique paranoïaque, il ne lui est pas possible d'avoir recours au tiers externe. Cela n'est, pour lui, pas plus envisageable que d'imaginer avoir tort. Comme nous le disait un patient paranoïaque, responsable d'un vol avec violence qu'il nie catégoriquement : *« je ne peux pas vous dire que je suis innocent car ce serait déjà concevoir que j'ai un lien avec cette affaire ; je suis au-delà de l'innocence »*. Le confronter au jugement qui a été rendu, au discours des

témoins, des victimes n'est pas possible. Il ne les refuse pas, il ne les contredit pas ; ces éléments, pour lui, n'existent tout simplement pas.

### **5. Une esthétique paranoïaque ou le thérapeute surréaliste**

Avant de conclure, je voudrais suggérer qu'une partie de l'œuvre de René Magritte offre des points communs avec la logique paranoïaque décrite ici. Je précise que cela ne signifie évidemment pas que Magritte ait pu avoir une éventuelle symptomatologie paranoïaque ou qu'il ait sciemment cherché à représenter celle-ci. Comme nous l'avons mis en évidence, la problématique fondamentale du paranoïaque consiste à donner une prévalence excessive à l'énigme que représente autrui tout en construisant des certitudes à son propos. Nombreuses sont les propositions de Magritte qui correspondent à cette recherche exacerbée et inquiète de sens dans le monde ou chez autrui : pensons aux nombreux visages cachés par des draps ou à ces faces souvent inexpressives (ce qui peut également être considéré comme une recherche de maîtrise et de rétention de l'émotion), ou encore aux hommes costumés et coiffés de leurs melons campant des personnages que l'on peut saisir comme des espions ou policiers (on pensera également aux Dupondt de Hergé). On se référera particulièrement aux tableaux *Golconde* (1963) et *L'assassin menacé* (1927).

René Magritte, *Golconde* (1963)



René Magritte, *L'assassin menacé* (1927)





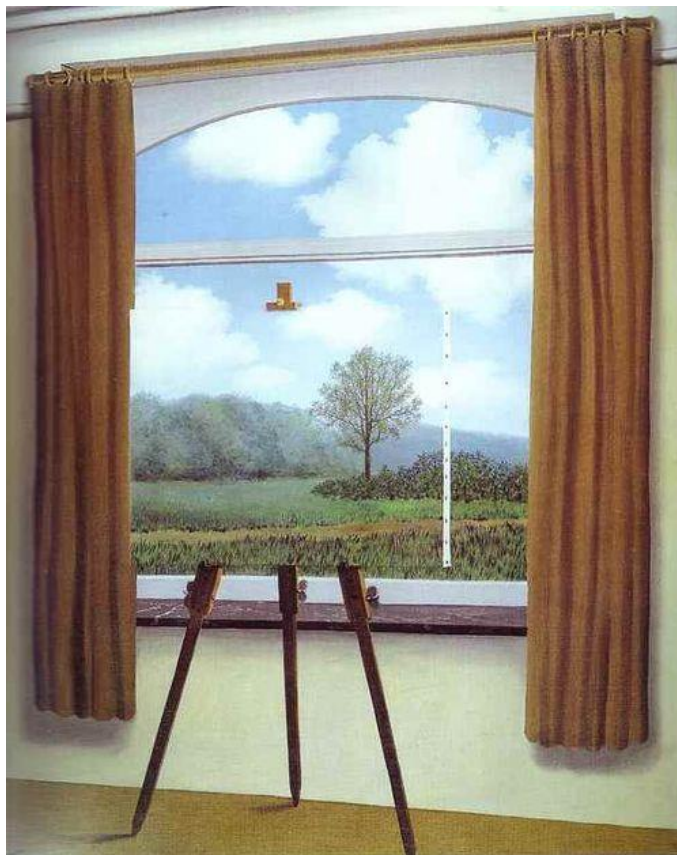
Outre cette ambiance et atmosphère interprétative fréquemment retrouvée dans ses peintures, Magritte est aussi connu pour être un maître dans l'art de la représentation (on pourrait d'ailleurs de ce point de vue y déceler une logique plus globalement psychotique et la considérer comme étant également pertinente pour saisir le rapport au sens du schizophrène). *Personnage éclatant de rire* (1929) mettant en scène, sur un fond neutre de nature, une étiquette sur laquelle est indiqué le titre du tableau, est une œuvre qui démontre la volonté de représenter le rire et de façon plus générale l'émotion, et mettant en évidence les impasses de cette tentative. Capter l'émotion d'autrui menant à une rationalisation extrême des vécus et sans doute à la nécessité, pour l'interprète, de se désolidariser de la scène sociale étudiée. Outre la célèbre *Trahison des images* (1929) (« *Ceci n'est pas une pipe.* »), l'acmé de la réflexion du surréaliste belge sur le statut de la représentation est peut-être à chercher du côté de *La condition humaine* (1933), illustre mise en scène d'un chevalet accueillant un tableau d'un paysage se confondant avec le monde extérieur apparaissant à travers une fenêtre. Le statut de la représentation menant à une logique de récursivité puisque l'œuvre elle-même (le tableau) est convoquée dans l'interrogation qui est suscitée chez le contemplateur. Cette œuvre nous renseigne sur les impasses de la recherche de la représentation et dès lors de l'herméneutique en tant que recherche d'une maîtrise des significations de l'environnement. La scène semble suggérer un écart inéluctable entre compréhension et maîtrise du monde, d'une part, et l'expérience concrète (et non représentée de celui-ci), d'autre part. On pourrait associer l'expérience sensitive du monde aux forces dionysiaques défendues par Nietzsche (1872) face à la volonté des forces socratiques et de la raison de cerner et délimiter la sensation (les forces apolliniennes seraient à retrouver dans la tentative de Magritte de rencontrer ce conflit pour l'esthétique). L'expérience paranoïaque, en tant que vécu psychotique, rencontre ce terrible dilemme de la

saisie de l'expérience d'autrui : il convient alors de comprendre l'expérience sociale au risque d'échapper à cette expérience<sup>6</sup>.

René Magritte, *Personnage éclatant de rire* (1929)



René Magritte, *La condition humaine* (1933)

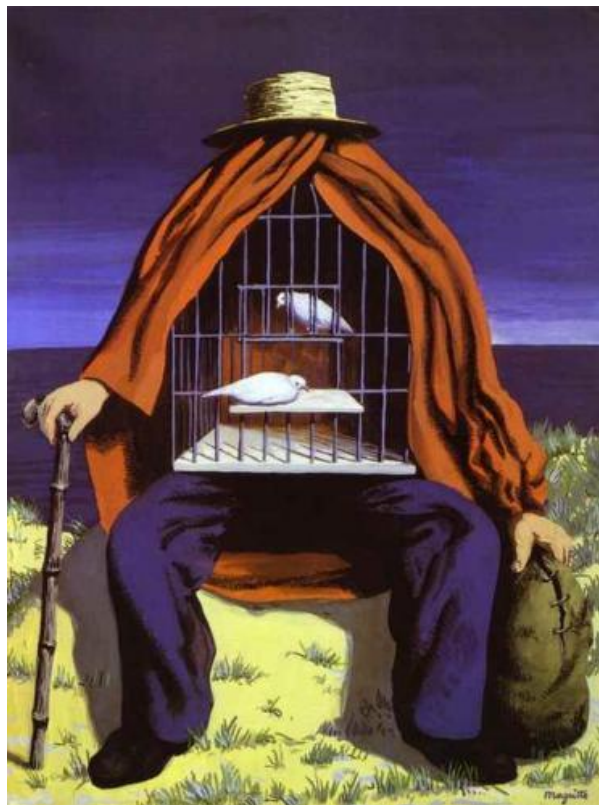


---

<sup>6</sup> Nous sommes ici proche du concept de *double bookkeeping* attribué à la schizophrénie, et du vécu d'hyper-réflexivité. Je renvoie sur ces questions à Englebert (2024).

Enfin, Magritte suggère une piste particulièrement intéressante concernant la position thérapeutique. Si l'on accepte que son œuvre rencontre une série de caractéristiques de l'herméneutique paranoïaque comme je viens de le suggérer, il est intéressant d'observer le sort que Magritte réserve au thérapeute. Son tableau sobrement nommé *Le thérapeute* (1936) qui met en scène un individu dont le corps est dévoilé par des rideaux révélant une cage avec deux oiseaux, mais surtout vide et pleine d'air, est sans doute un indice qui mérite notre attention. Nous pourrions suggérer d'interpréter ce dévoilement de la part du thérapeute comme une mise à distance de son propre mystère (inhérent à tout humain) afin de réduire la propension interprétative du paranoïaque. L'enjeu de la relation clinique, connue pour être très difficile avec les patients paranoïaques, est sans doute de parvenir à réduire cette dimension d'énigmatique (pourtant faite, rappelons-le, de certitudes du côté du paranoïaque) dans le rapport qui unit le patient au clinicien. La disposition thérapeutique à la paranoïa devrait être considérée comme une volonté de réduction du mystère, d'apaisement de la méfiance afin de montrer que derrière l'opacité de la surface corporelle sur laquelle généralement le paranoïaque bute, rien au fond ne se cache. Qu'il ne s'y trouve que le néant, un néant susceptible d'accueillir ses interprétations les plus loufoques comme une cage à oiseaux que, petit détail, Magritte choisit de laisser ouverte.

René Magritte, *Le thérapeute* (1936)



## Conclusion

Il reste à formuler notre hypothèse permettant de caractériser la dimension psychotique de la paranoïa. Si nous avons vu que la logique paranoïaque pouvait, dans de nombreuses situations, être considérée comme un comportement normal ou adapté, nous pouvons considérer que le passage dans la pathologie psychotique est le moment où le sujet (sans nécessairement avoir tort) ne parvient plus à partager un sens commun avec ses interlocuteurs. Le paranoïaque, être intrinsèquement social, devient une énigme pour le monde social alors que le monde social repose dorénavant sur des certitudes inébranlables. Son discours, peut-être vrai, échappe au sens commun et ne rencontre plus les normes implicites d'acceptation sociale. L'herméneutique relationnelle tourne à vide et les certitudes du paranoïaque, débarrassées de l'inconnu, ne rencontrent plus les règles sociales faisant d'une interprétation un *avis* et non un *délire*.

La pensée paranoïaque ne doit donc pas être définie en priorité comme une croyance erronée sur la réalité, mais surtout comme une conviction qui ne trouve pas dans l'environnement social un consensus d'acceptabilité. Ce manque de reconnaissance et la lutte qu'il provoque<sup>7</sup> expliquent cette tendance du paranoïaque à devoir continuellement trouver des preuves de ce dont il est persuadé et à les confronter à l'approbation d'autrui. En agissant de la sorte, il cherche à réintégrer cette cohésion sociale qui le fuit, à combler son manque de sens commun, et, paradoxalement, ne fait qu'accentuer cet isolement.

## Références :

American Psychiatric Association. Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders, DSM-5. Washington, D.C. ; 2013.

Char R. Le poème pulvérisé, dans Fureur et Mystère. Paris : Gallimard ; 1948.

Charbonneau G. Approche phénoménologique de la paranoïa sensitive de E. Krestschmer. Le cas Edgar Charles. Pratiques psychologiques 2007 ; 13 (2) : 153-67.

---

<sup>7</sup> On se référera à la réflexion d'Axel Honneth (1992) sur La lutte pour la reconnaissance qui étudie, en tant que condition moderne, la nécessité d'une reconnaissance sociale permettant au sujet d'être constitué d'un point de vue social et d'échapper au mépris.

- Charbonneau G. Introduction à la psychopathologie phénoménologique. Tome II. Paris : MJW. 2010.
- Combs DR & Penn DL. The role of subclinical paranoia on social perception and behavior. *Schizophr Res* 2004 ; 69 (1) : 93-104.
- Del Pistoia L. L'expérience du corps vécu dans la paranoïa. *Evol psychiatr* 2005 ; 70 (2) : 223-32.
- Demaret A. Éthologie et psychiatrie : réédition et mise à jour commentée (J. Englebert et V. Follet Eds.). Suivi de (Englebert, J. & Follet, V.) Essai de psychopathologie éthologique. Bruxelles : Mardaga ; 2014.
- Englebert J. Psychopathologie de l'homme en situation. Paris : Hermann ; 2013a.
- Englebert J. L'herméneutique paranoïaque. *L'Évolution psychiatrique* 2013b ; 78(2) : 267-277.
- Englebert J. Les pathologies de la liberté (ou la liberté des pathologies) : La ballade de Germain. *Klësis* 2021 ; 51 : <https://www.revue-klesis.org/pdf/klesis-51-psychiatrie-04-englebert-pathologies-liberte-pathologies-ballade-germain.pdf>
- Englebert J. Le roi sans royaume : Folie, territoire et liberté. Paris : Hermann ; 2024, in press.
- Englebert J & Follet V. Adaptation : Essai collectif à partir des paradigmes éthologiques et évolutionnistes. Paris : MJW Fédition ; 2016.
- Freeman D, Pugh K & Garety P. Jumping to conclusions and paranoid ideation in the general population. *Schizophr Res* 2008 ; 102 (1-3) : 254-60.
- Freeman D, Garety PA, Bebbington PE, Smith B, Rollinson R, Fowler D, Kuipers E, Ray K & Dunn G. Psychological investigation of the structure of paranoia in a non-clinical population. *Br J Psychiatry* 2005 ; 186 : 427-35.
- Freeman D, Pugh K, Antley A, Slater M, Bebbington P, Gittins M, Dunn G, Kuipers E, Fowler D & Garety P. Virtual reality study of paranoid thinking in the general population. *Br J Psychiatry* 2008 ; 192(4) : 258-63.
- Freud S. Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (Dementia paranoides) décrit sous forme autobiographique. *Œuvres complètes X*. Paris : PUF ; 1911 (1993).
- Freud S. Constructions dans l'analyse, dans Résultats, idées, problèmes 2, (269-281) Paris : PUF ; 1937.
- Gadamer HG. Vérité et méthode. Paris : Le Seuil ; 1960 (1996).
- Gauthier J-M & Englebert J. Approche phénoménologique de la régulation émotionnelle. *Traité de régulation émotionnelle (Desseilles & Mikolajczak Eds)*. Bruxelles : De Boeck ; 2012.
- Green MJ & Phillips ML. Social threat perception and the evolution of paranoia. *Neurosci Biobehav Rev* 2004 ; 28 (3) : 333-42.



- Honneth A. La lutte pour la reconnaissance. Paris : Gallimard ; 1992 (2000).
- Lacan J. Les non-dupes errent : séminaire XXI. Document non publié. 1973-1974.
- Lantéri-Laura G, Del Pistoia L & Bel Habib H. Paranoïa. Encyclopédia Médico-Chirurgicale, Psychiatrie 1985 ; 37-299-D-10.
- Lantéri-Laura G & Tevissen R. Psychoses délirantes chroniques en dehors de la schizophrénie. Encyclopédia Médico-Chirurgicale, Psychiatrie 1997 ; 37-299-D-10.
- Le Bihan P & Bénézech M. Personnalités paranoïaques. Encyclopédia Médico-Chirurgicale, Psychiatrie 2010 ; 37-490-F-10.
- Martin JA & Penn DL. Social cognition and subclinical paranoid ideation. Br J Clin Psychol 2001 ; 40 : 261-5.
- Mc Guire M & Troisi A. Psichiatria darwiniana. Roma : Giovanni Fioriti Editore ; 2003.
- Nietzsche F. La Naissance de la tragédie. Paris : Gallimard ; 1872 (1986).
- Ricœur P. Le conflit des interprétations. Paris : Seuil ; 1969.
- Ricœur P. Du texte à l'action. Paris : Seuil ; 1986a.
- Ricœur P. À l'école de la phénoménologie. Paris : Vrin ; 1986b.
- Rosfort R & Stanghellini G. The person in between moods and affects. Philosophy, Psychiatry & Psychology 2009 ; 16 : 283-8.
- Stanghellini G. Psicopatologia del senso comune. Milan : Raffaello Cortina Editore ; 2008.
- Stevens A & Price J. Evolutionary psychiatry : A new beginning. London : Routledge ; 2001.
- Tatossian A. L'identité humaine selon Ricœur et le problème des psychoses. L'art du Comprendre 1994 ; 1 : 98-9.
- Tatossian A. La phénoménologie des psychoses. Paris : Le Cercle herméneutique ; 2003.